



Les étoiles de Madrid

Céline Wiechert

Céline WIECHERT

Les Étoiles de Madrid

© Céline WIECHERT, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5339-7

Couverture : Maëlle HAMON, Cannelle et Marion WIECHERT

Image de couverture : Maëlle HAMON

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maëlle, ma plus belle étoile...

« Donde una puerta se cierra, otra se abre. »

Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre.

Miguel de Cervantes

La porte de leur appartement haussmannien allait bientôt se fermer.

Il restait peu de temps à Luz, Samuel et Mathis, avant d'ouvrir celle d'une nouvelle histoire. Peu de temps avant d'apprivoiser le trousseau de clés d'un autre « chez eux », au cœur d'une autre capitale, bien plus au sud, au pays d'Almodóvar, de Dolores Ibárruri et de Dalí.

La porte d'une autre vie allait bientôt s'ouvrir, et grincer peut-être de temps en temps, car tout changement opère quelques désagréments, par-delà l'excitation d'un futur maintes fois imaginé.

Mais tous les trois espéraient que le nouvel intérieur qui les attendait honorerait leurs espérances de vie nouvelle, et leur soif de vivre pleinement.

Une de leurs dernières journées parisiennes allait bientôt s'achever.

Adios París¹.

Madrid et sa movida, au loin, déjà leur tendaient les bras.

*« Se pueden inventar verbos ? Quiero decirte uno :
Yo te cielo, así mis alas se extienden enormes para amarte sin medida. »*

*Est-ce qu'on peut inventer des verbes ? Je veux t'en dire un :
Je te ciel, et ainsi mes ailes s'étirent, énormes, pour t'aimer sans limites.*

Frida Khalo

Luz, quand elle aimait, centrait tout sur l'être aimé. Elle vivait, passionnée, et ne faisait absolument rien à moitié. Bien sûr, elle s'était heurtée dans sa prime jeunesse à quelques ratés. Elle croyait qu'elle aimait, alors elle débordait un peu trop vite, et d'amour et d'enthousiasme.

Le premier était parti. Vincent. Elle s'en souvient bien. Elle avait tout juste vingt ans. Un mois avait suffi à faire fuir le jeune homme.

Le deuxième abandon s'appelait Matthias. En la voyant s'attacher si vite, lui aussi avait fui, du couple, et géographiquement. Leur histoire avait duré une saison, un printemps, un rien de temps. C'était en juin, et Matthias avait le choix entre deux stages en économie circulaire, l'un à Paris, l'autre à Lille. Il avait choisi le nord et l'avait laissée sans aucun remord.

Enfin, le « jamais deux sans trois » se prénomrait Nathan. Il avait tenu six mois, durant lesquels il avait pourtant eu de nombreux questionnements. Ils avaient tous deux vingt-cinq ans et avaient même envisagé, un court instant, d'emménager ensemble. Mais Nathan avait douté très fort. Honnête et droit, il avait décliné. Et le couple en était resté là.

Durant les cinq années qui avaient suivi, Luz avait maudit les hommes. Elle avait détesté aussi son incapacité à vivre des sentiments modérés et avait alors décidé qu'elle n'allait plus s'attacher, et mettre le curseur du bonheur ailleurs. Elle avait alors vécu pleinement. L'énergie qu'elle ne dépensait pas pour aimer, bichonner et cultiver son amour pour un Jules ou un Jim, elle l'avait pour potasser, bûcher et travailler, mais aussi pour courir les festivals et les soirées, et se sentir libre. Elle cultivait ses amitiés aussi, et s'honorait de quelques rencontres en déclamant d'entrée son envie d'amusement et de légèreté. Des lendemains, il y en avait. Mais des projections d'éternels demains comme dans le passé, il n'en était plus question.

Du moins jusqu'à ce mois de mai.

Le 21 plus précisément.

Le jour où Luz fêta ses trente ans.

Le jour où Samuel fit son entrée dans sa vie.

Tout était allé très vite.

Luz et Samuel s'étaient rapidement confié leur amour. La jeune femme avait la passion de la langue espagnole, qui était celle de sa famille, et dont Samuel ne pipait pas un mot. Qu'importe, Luz, au bout de deux mois et dix jours, lui avait pourtant déclamé de son plus merveilleux accent madrilène les mots d'amour écrits en espagnol par Frida Khalo pour Diego Rivera : « *Je te ciel, et ainsi mes ailes s'étirent, énormes, pour t'aimer sans limite* ». Cela faisait des années que son cœur, à qui elle avait intimé l'ordre de ne plus s'affoler, avait tu son exubérance. Pourtant, avec Samuel, la fougue était revenue. Des choses en elle avaient été réglées durant toutes ces années, et ce sentiment profond, soudain et beau, n'était plus illusoire, comme pour ses premiers amours perdus. Aujourd'hui, il était vrai. Alors elle pouvait s'y engouffrer.

Le jour où elle lui avait délivré sa passion en castillan, Samuel avait décidé d'apprendre un mot d'espagnol par jour. Quoi qu'il leur en coûtât à tous les deux, et cela même quand ils étaient fâchés (ce jour-là c'est alors une injure qu'elle lui apprenait), ils travaillaient ensemble un mot par jour. Chez eux, en sortie ou en vacances, partout ils y œuvraient. Quelquefois, quand il était au bureau, Samuel cherchait aussi une traduction sur le net. Parfois, il ouvrait aussi le dictionnaire bilingue qui trônait dans la maison et s'arrêtait au hasard sur un mot à retenir. En quelques années de vie commune, soit quelques milliers de jours, il avait inlassablement et méticuleusement enrichi son vocabulaire. Il avait ainsi acquis les mots du quotidien, étoffé son vocabulaire professionnel, et avait même à présent la connaissance de termes dont il connaissait quelquefois à peine la définition en français car le hasard du dictionnaire lui jouait quelquefois des tours dans son apprentissage en mode aléatoire.

Ajouté à quelques cours particuliers pris avec sa femme, souvent avec un verre de vin ou un café, et ciblés sur les rudiments de la grammaire, il avait acquis, au fur et à mesure des années, un bagage linguistique qui commençait à peser. Dès la deuxième année de leur rencontre, ils avaient instauré *El miércoles sagrado*², au cours duquel ils ne devaient pas prononcer un mot de français. La règle était devenue institution dans le foyer. Et s'ils devaient discuter, ils le faisaient en espagnol. Si une dispute survenait, elle en avait le ton ibérique. Et quand ils étaient fatigués et qu'ils ne voulaient pas parler, alors le silence universel les reposait.

Mathis était arrivé dans leur vie avec comme héritage cette loi familiale qui lui

était aussi imposée. Dès qu'il avait pu apprendre à parler, il avait su que le mercredi était un jour à la linguistique sacrée.

Ce mot par jour avait fini par offrir à Samuel une connaissance aboutie de la langue maternelle de sa femme. Il avait maintenant, et pour peu qu'il continue de la travailler encore au quotidien, la maîtrise du castillan, la satisfaction et le plaisir qui en découlait.

Avec passion et mille heureuses manières de vivre leur vie à fond, Luz et Samuel s'aimaient, aventureux, dans une inépuisable folie poétique.

« Las experiencias de hoy son los recuerdos del mañana. »

Les expériences d'aujourd'hui sont les souvenirs de demain.

Isabel Allende

Samuel a la main gauche sur la poignée de l'appartement parisien, et retire de la droite une dernière fois la clé. Physiquement, c'est comme si on lui ôtait quelque chose de son corps. Il ne sait pas où, mais il ressent ce petit vide où se niche immédiatement l'angoisse de ce qui est à venir.

Luz portait en elle déraison et passion. Samuel était de cette trempe aventureuse qui, combinée à la douce folie de Luz, faisait de leur couple un duo fantasque. Pourtant, les trente-huit piges de Samuel avaient un peu réfréné les pulsions de ses vingt ans, et grignoté un peu plus encore celles de ses trente printemps. Il avait accepté de suivre Luz et d'embarquer vers un nouvel espace géographique, sur les traces familiales qu'elle voulait enfin comprendre.

Luz portait le projet à bout de cœur et Samuel avait adoré l'idée de changer d'air et de devenir, pour un temps, madrilène.

Pourtant, la clé qu'il vient de retirer de la serrure parisienne lui fait l'effet d'une sécurité qu'on lui enlève, mettant à nu l'intuition qu'une tornade pouvait dorénavant advenir à n'importe quel moment.

Comme pour lever le mauvais présage qui vient un instant lui embuer le cerveau, Samuel lâche un *Venga*³, et s'en va.

Il descend à pied les cinq étages de l'immeuble, d'abord lentement, puis en accélérant, pour finir par dévaler les marches en sautillant, et ouvrir enfin la porte principale et imposante.

Le voilà dehors.

L'intuition n'était sans doute que la manifestation de son angoisse, bien légitime au vu du grand écart culturel, géographique et linguistique que la famille réalisait. Sans doute y aura-t-il des avis de tempêtes, qui viendront par moment lui secouer le corps de ce même frisson et lui brusquer un instant les méninges. Mais une fois sur place, il n'y aura plus d'espace pour les projections négatives. Une fois de l'autre côté de la frontière, il faudra déployer toute son énergie pour prendre sa place et vivre, tout simplement.

Une fois sur le trottoir, Samuel ressent comme le besoin de prendre le temps de vivre ce départ. Il y a la rue de Ménilmontant qu'il arpente depuis des années, son quotidien, sa rue. Et puis il y a ce feu devant lequel il s'arrêtait presque chaque matin avec sa trottinette électrique, pour rejoindre les bureaux de son entreprise située à Belleville, à quelques perpendiculaires plus loin. Il regarde le passage piéton, dont il a tant observé les rayures, au point d'en distinguer au fil du temps les traces d'usure et de transparence. Il y a le café « Chez Tony », juste en face, dont il a vu la terrasse bondée tant de soirs.

À mesure qu'il observe l'immeuble, debout sur le trottoir, il affûte son regard pour graver un ultime souvenir, dont il ne faudra pas oublier les contours. Il veut mémoriser l'instant.

À pied cette fois, il contemple le feu tricolore et les bandes blanches du passage piéton. Il marche quelques mètres, s'arrête chez Tony et choisit la table centrale, qui lui offrira la meilleure vue sur ce qui appartient déjà au passé.

Enfin, presque, car il lui reste encore la clé.

Il la pose sur la table. Théophile, le serveur, approche. Samuel lui demande un café. L'instant d'après il imagine déjà commander un *café solo*⁴, dans la vie d'après, sur une terrasse de ce nouveau pays qui l'attend.

Et durant cinq minutes, qui lui semblent sacrées, il converse intérieurement avec l'immeuble qui lui aura valu plusieurs années de petits et grands bonheurs passés, avouant qu'il y avait bien eu quelques cris, des crises de couple, de parents, de bébé et d'enfant. Mais aussi beaucoup de rires, de musiques, de fêtes et d'amour.

Samuel regarde, sourire aux lèvres, la façade grise et massive du bâtiment.

Il observe le cinquième étage où le trio familial a vécu tant de joies improbables ou programmées. Il se souvient de la semaine sans eau lorsque la tuyauterie avait lâché sous le poids des années de grande fidélité, mais que le temps avait fini par faire céder. Les premiers pas de Mathis, et ses premières gamelles aussi, notamment ce mercredi où à peine rentré de la crèche, il avait glissé sur une voiturette et s'était cogné sur le buffet du salon. Un œuf grossissait à vue d'œil sur son front, que la glace et l'arnica avaient finalement réussi à faire désenfler, évitant ainsi le passage aux urgences. Les soirées et les amis aussi, les verres orangés sur la table, ceux du Spritz dont raffolait la gent féminine, mais pas que. Samuel lui aussi aimait beaucoup cet apéritif aux couleurs d'agrume méditerranéen.

Il observe le cinquième étage, moins noble que le deuxième, plus convoité